

J A C Q U E S   S T E P H E N   A L E X I S

L'ÉTOILE  
ABSINTHE

*Roman*

*Suivi de*  
LE LÉOPARD

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

L'éditeur remercie les Archives familiales  
du Fonds Jacques Stephen Alexis.

© Zulma, 2017.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *L'étoile Absinthe*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



— Madam' Chatard! Je vous amène une pensionnaire!...

Le chauffeur frétille joyeusement, attendant sa récompense. La patronne lève les paupières, sourit :

— Pour combien de temps?... Quelques jours?... Au mois, c'est trente dollars, tout compris.

L'Églantine ne sait pas. Oui, pour combien de temps est-elle là?... Sans conviction, elle lâche :

— Quinze jours, ou peut-être plus... Vous m'acceptez au prix du mois ?

— Vous payez d'avance ?

L'Églantine ouvre son sac, tire quinze dollars, qu'elle pose sur le pupitre, sans mot dire.

— Félicia! Où es-tu?... Félicia!

Félicia accourt vers la stalle de madame Chatard. Félicia est une adolescente au visage rond et malicieux, d'un brun violacé comme une cayemitte<sup>1</sup>. Les yeux furètent, enjoués. Elle est engoncée dans

---

<sup>1</sup> *Cayemitte* : fruit tropical.

un caraco de gros bleu, sanglée par un tablier d'un blanc douteux, nu-pieds, fraîche, pimpante et consciente de l'être.

— Madam' Chatard ?

— Tu as fait la chambre Kingston ?

— Oui, madam' Chatard, elle est parée...

Madame Chatard, patronne de la pension Colibri, connaît bien sa clientèle, des petites gens de toute la Caraïbe ; en général des petites commerçantes, quelques commis voyageurs, ouvriers spécialisés, boxeurs, exilés politiques, aventuriers de tout crin et aventurières du même acabit. Quelque chose d'assez interlope en somme. Les seize chambres de la pension portent les noms des principales villes de la Caraïbe : San Juan de Puerto Rico, Port of Spain, Kingston, La Havane, Port-au-Prince, Oriente, Cienfuegos, Gonaïves, Santiago de los Caballeros, Santo Domingo, Aruba, etc... Ça plaît à la clientèle de cette hôtellerie mal tenue.

L'Églantine paie le chauffeur, agrémentant le prix de la course d'un bon pourboire. Le chauffeur sourit, salue sa

passagère en portant deux doigts à la hauteur de la tempe puis repenche le nez vers le jus de corossol<sup>1</sup> que lui a fait servir madame Chatard en attendant de lui donner la commission à laquelle il a droit pour la pensionnaire amenée. Madame Chatard consent deux dollars aux chauffeurs qui rabattent le client pour la pension Colibri. Deux dollars par pensionnaire au mois, cela fait donc aujourd'hui un dollar de gagné sans effort par notre homme, sans compter le pourboire reçu. Il en sourit encore. C'est tout bénéf, des affaires comme ça. Du nanan ! Il sirote son jus avec lenteur avant d'aller recommencer à faire La Mardelle<sup>2</sup>. La journée s'annonce bien.

L'Églantine grimpe les marches de béton à la suite de Félicia qui porte les valises, arpente les aîtres de la pension, s'engage dans un couloir :

— Kingston, voilà !

---

<sup>1</sup> *Corossol* : fruit tropical.

<sup>2</sup> *La Mardelle* : nom du premier chauffeur de taxi automobile à Port-au-Prince ; faire La Mardelle, c'est chasser le client dans l'argot des chauffeurs.

Félicia ouvre la porte.

— Vous faites une toilette avant de descendre manger?... N'attendez pas trop en tout cas. Si vous voulez, je pourrai vous appeler...

L'Églantine sourit pour remercier, elle ferme la porte, elle est seule... Son cœur se met à cogner à coups désordonnés. Elle est seule. Ça fait longtemps qu'elle n'est plus seule. C'était au moins un des avantages de la vie de bordel que de sentir autour de soi des créatures également délaissées. Les détresses respectives en s'additionnant laissent l'impression d'un compagnonnage. La solidarité de la petite chiourme de la vie, quoi ! Elle en éprouve un léger serrement de cœur. Ça non ! Pas d'histoires ! Il s'agit de se reprendre, tenter de rebâtir une vie, reconstruire son cœur. Elle doit bander ses énergies, tout mettre en œuvre pour triompher de La Niña d'hier. D'un geste las, elle jette son sac à main sur un petit lit de fer, anonyme et blanc comme un lit d'hôpital ; du regard elle balaie l'étroite pièce dont un des angles est fermé par un rideau de cretonne

ivoire parsemée de grosses nacarats. Elle voit la table de toilette, le nécessaire d'émail cerise, la cuvette, le broc, le seau, le bidet... L'œil de l'Églantine erre de la fenêtre à la descente de lit en sisal cramoi, puis s'arrête sur la chaise de paille campée au milieu de la pièce comme un quadrupède rétif.

— A-a-a-ah!...

Le soupir émerge du plus profond d'elle-même, tremblé, nerveux, dolent... Quelle chaleur! Elle éprouve un léger vertige, sa vue est brouillée par une kyrielle de moucherons sanglants et de jambages irisés qui se contorsionnent sans arrêt, follets, farfadets, apparitions, pupazzi de la lumière, ballet de filles de feu, des foudres, des météores et des nerfs agacés, spectres aux danses lascives ou tétaniques aux créneaux noirs des paupières, au bleu irréel des yeux, châteaux hantés, elseneurs magnétiques... D'un mouvement de chute, elle se laisse aller au bord de la couche, assise, les bras ballants, molle. Avec lenteur, elle détache les jarretelles qui la serrent, s'incrument dans

la chair. À travers le corsage, elle essaie de faire glisser le curseur qui règle la tension de l'élastique du soutien-gorge. Elle desserre un peu sa ceinture et, cambrant le pied, elle fait glisser sur ses talons les contreforts des escarpins à hauts talons qui tombent, roulent, déboulent avec fracas sur le plancher. Oui ! Elle respire !

L'Églantine reste là de longues minutes, anhélant légèrement entre les dents, d'un souffle court, pressé, en proie à une défaillance subite, cotonneuse, aboulique, les paupières lourdes, les seins moelleux, moites, endoloris, combien tremblants. Une faiblesse coule de ses aisselles, tel un filet de sueur courant le long du torse, se ramifiant sur les côtes, les lombes, pour s'épanouir sur la croupe en un bouquet de sensations troubles irradiant toute la zone sacrée. C'est un émoi qui est à la fois fléchissement de nerfs trop longtemps bandés, fatigue, effondrement, épuisement, suavité d'un sexe qui ne veut reconnaître aucune des résolutions de la tête. Le nom de l'homme aimé jaillit en elle, malgré elle et l'emplit comme une



exigence de chaque parcelle de son corps. Présence torride, obsédante, délice et tourment!... Ah! se faire caresser par cet homme qui est son roi, maître et seigneur de son plaisir, de son cœur, de sa joie, de sa mémoire! S'abandonner, ne plus penser, ne plus lutter, renoncer à cet impossible combat contre les ombres diaboliques de La Niña Estrellita, déposer les armes, capituler sans conditions, se livrer à lui, rendue, vaincue, rampante, désespérée, honteuse et heureuse comme une chose de rien, une chiffé, un fétu entre ses doigts... Elle essaie de se ressaisir, mais les uns après les autres les muscles flanchent. C'est la débandade! En elle, tout se heurte en ruées confuses, résolutions, sensualité, aspirations, peurs, tendresses, élans, désirs, lâcheté, passions, habitudes, angoisse. Ça se passe dans la croupe, la tête, le gésier, les seins; l'écho en résonne jusqu'au fond des orbites. C'est le naufrage à peine la voile hissée pour l'aventure, sitôt le port quitté, avant même que d'avoir affronté les hasards de la haute mer, les sargasses, les vrais périls. L'Églantine glisse du lit,

elle s'effondre sur la carpeete, la poitrine nouée, en proie à une crise convulsive frénétique, le souffle coupé par le spasme du sanglot. Elle se mord les lèvres jusqu'au sang, elle se roule, frappe le crâne contre le sol à coups redoublés, labour le plancher de son front, s'arrache les cheveux, essaie d'agripper les lames du parquet, se déchirant ainsi la cuticule des ongles aux éclisses. À pleine bouche elle mange le tapis de corde. De longues minutes elle se vautre, secouée de soubresauts, de saccades, se tordant, se contorsionnant, grimaçante, lubrique, désespérée... Ah! pourquoi la mort ne veut-elle pas venir, mettant fin à ce supplice qu'elle endure depuis le jour néfaste où elle a poussé son premier cri à la vie, alors que l'air s'engouffrait dans ses poumons et que le soleil envahissait ses yeux. Non! Tout ça n'a aucun sens, aucune portée, l'existence ne peut être qu'une ineptie du hasard, et si un dieu personnel a engendré cette vie, il s'agit certainement d'un dieu carnassier, dément, insensé, imbécile, plus bêtifié que tout le bestiaire de sa création! Ah!

trouver la force d'en finir!... L'Églantine n'est plus qu'un ver, qu'une larve, qu'un malheureux scorpion en proie à la rage, à l'enfer, aux calamités des jours.

Peu à peu la crise s'apaise cependant, les nerfs épuisent leurs dernières décharges, elle gît, incolore, sans force, à demi consciente sur le parquet. Les minutes s'écoulent, amenant cette phase d'inertie par laquelle la nature arrive à contrebalancer les pires effondrements du tonus vital, à juguler les plus féroces détresses, nous permettant de franchir ainsi les plus mauvais pas et d'équilibrer le cours ondoyant, plein et délié, rapide, tumultueux, lent, tremblé, de l'existence.

On gratte à la porte... L'Églantine tressaille. L'œil s'ouvre, la bouche se ferme, une onde froide la parcourt et l'incendie s'éteint brusquement :

— Oui?...

La voix de Félicia s'élève, petit clairon impératif sonnante la diane gaillarde du réveil inévitable :

— Mam'zelle!... Si vous voulez manger, faut venir maintenant!

Oui. Il faut. Elle doit. C'est la suprême épreuve dont elle doit triompher. Elle s'est engagée non pas envers elle-même, mais par-devers lui. Il croit en elle, il espère... Pour l'instant il est peut-être encore au Sensation Bar, désespéré, têtu et toujours confiant. Saillie d'un coin secret, une énergie désespérée soulève l'Églantine. Elle saute sur ses jambes, court au coin de toilette, se verse le contenu du broc sur la tête et reste là, le visage immergé dans la cuvette, laissant l'eau accomplir sa révolusion vivifiante. Cette après-midi, elle doit sortir. D'abord il faut qu'elle s'achète des chaussures, des chaussures à talons plats et aussi des vêtements. Elle doit se créer une autre silhouette, adopter une autre allure, se sculpter un nouveau visage, se refaçonner tout entière et puis, surtout, chercher une occupation. N'importe quoi. Un petit négoce, quelque chose à acheter, à revendre...